

Apologie de Socrate de Platon, **extrait n°1** : 17a-18a

Quelle impression mes accusateurs ont faite sur vous, Athéniens, je l'ignore. Pour moi, en les écoutant, j'ai presque oublié qui je suis, tant leurs discours étaient persuasifs. Et cependant, je puis l'assurer, ils n'ont pas dit un seul mot de vrai. Mais ce qui m'a le plus étonné parmi tant de mensonges, c'est quand ils ont dit que vous deviez prendre garde de vous laisser tromper par moi, parce que je suis habile à parler. Qu'ils n'aient point rougi à la pensée du démenti formel que je vais à l'instant leur donner, cela m'a paru de leur part le comble de l'impudence, à moins qu'ils n'appellent habile à parler celui qui dit la vérité. Si c'est là ce qu'ils veulent dire, j'avouerai que je suis orateur, mais non à leur manière. Quoi qu'il en soit, je vous répète qu'ils n'ont rien dit ou presque rien qui soit vrai. Moi, au contraire, je ne vous dirai que l'exacte vérité. Seulement, par Zeus, Athéniens, ce ne sont pas des discours parés de locutions et de termes choisis et savamment ordonnés que vous allez entendre, mais des discours sans art, faits avec les premiers mots venus. Je suis sûr de ne rien dire que de juste ; qu'aucun de vous n'attende de moi autre chose.

Il siérait mal, Athéniens, je crois, à un homme de mon âge de venir devant vous façonner des phrases comme le font nos petits jeunes gens. Aussi, Athéniens, ai-je une demande, et une demande instante, à vous faire, c'est que, si vous m'entendez présenter ma défense dans les mêmes termes que j'emploie pour vous parler, soit à l'agora et près des tables des banquiers, où beaucoup d'entre vous m'ont entendu, soit en d'autres endroits, vous n'alliez pas vous en étonner et vous récrier. Car, sachez-le, c'est aujourd'hui la première fois que je comparais devant un tribunal, et j'ai plus de soixante-dix ans ; aussi je suis véritablement étranger au langage qu'on parle ici. Si je n'étais pas athénien, vous m'excuseriez sans doute de parler dans le dialecte où j'aurais été élevé et à la manière de mon pays. Eh bien, je vous demande aujourd'hui, et je crois ma demande juste, de ne pas prendre garde à ma façon de parler, qui pourra être plus ou moins bonne, et de ne considérer qu'une chose et d'y prêter toute votre attention, c'est si mes allégations sont justes ou non ; car c'est en cela que consiste le mérite propre du juge ; celui de l'orateur est de dire la vérité.

<p>III. Raisonnement : les étapes de la réflexion et de la démonstration.</p>	7	<p>1§ - Socrate pose les 2 types de discours : le sien ≠ celui des Sophistes (ses accusateurs). Il a choisit le discours vrai et va s'y tenir.</p> <p>- <u>L'étonnement de Socrate devant ses accusations :</u> Socrate est un citoyen exemplaire, qui n'a jamais commis de délits. Il est âgé, il a gagné une réelle notoriété. Il mène une vie de dénuement, il ne recherche ni la puissance sociale ni la richesse. IL n'a jamais contraint personne à l'écouter, il n'a rien à enseigner. Dans ses dialogues il ne veut pas faire de longs discours, il se contente d'interroger, d'examiner les opinions en jeu dans la discussion. Ex : dans <i>Lachès</i>, ce sont les généraux qui appellent Socrate à l'aide pour les départager, mais Socrate se contente de questionner l'opinion de celui qui accepte de discuter avec lui.</p>
	8	<p>- Qu'est-ce qui caractérise le discours des Sophistes ? <i>termes choisis et savamment ordonnés</i> <i>mensonges, persuasifs</i></p> <p>Ces discours manquent de vérité volontairement. Les Sophistes veulent impressionner les gens, les convaincre sans justifier ce qu'ils disent. Ils mentent pour plaire, flatter, et ainsi faire qu'on les écoute.</p>
	9	<p>- <u>Le discours philosophique est-il « malhabile » ?</u> Le discours de Socrate veut établir ou rappeler la vérité, indépendamment de l'opinion d'autrui. Il n'a pas peur d'être seul s'il est dans le vrai. Il ne cherche pas à plaire par ses discours. « à l'agora et près des tables des banquiers » : partout il cherche la même vérité et ne se laisse détourner par personne. Dans certains contextes comme un procès par exemple, cela peut être en effet inefficace.</p>
	10	<p>2§ - Cohérence de la vie de Socrate : exigence de rationalité. Cet extrait est très significatif : il montre que la vocation de Socrate a donné sens à sa vie, il a délaissé tous les autres intérêts pour celui de la vérité : il ne cherche pas la puissance, la reconnaissance. Il prend le risque social d'être d'abord mal jugé puis condamné car il pense que la vérité vaut la peine. Il met en acte une grande cohérence qui pourrait nous sembler monstrueuse mais qui a donné force à la philosophie.</p>

Cela étant, quelqu'un de vous dira peut-être : « Mais alors, Socrate, quelle affaire est-ce donc que la tienne ? D'où sont venues ces calomnies répandues contre toi ? Tu prétends que tu ne fais rien de plus extraordinaire que les autres; mais tu ne serais sûrement pas l'objet de tant de bruits et de racontars, si tu ne faisais pas autre chose que les autres. Dis-nous donc ce qui en est, afin que nous ne te jugions pas à la légère. » Cette objection me paraît juste, et je vais essayer de vous expliquer d'où me sont venues cette notoriété et ces calomnies. Écoutez donc. Peut-être quelques-uns d'entre vous s'imagineront-ils que je plaisante ; pourtant, soyez sûrs que je ne vous dirai que la vérité. La réputation qu'on m'a faite ne vient pas d'autre chose que d'une certaine sagesse qui est en moi. Quelle est cette sagesse ? C'est peut-être une sagesse purement humaine. Cette sagesse-là, il se peut que je la possède effectivement, tandis que ceux dont je parlais tout à l'heure en ont une qui est sans doute plus qu'humaine ; sinon, je ne sais qu'en dire ; car moi, je ne la connais pas et qui dit le contraire est un menteur et le dit pour me dénigrer.

Maintenant, Athéniens, n'allez pas murmurer, même si vous trouvez que je parle de moi trop avantageusement. Car le propos que je vais redire n'est pas de moi ; mais celui auquel il faut le rapporter mérite votre confiance. Pour témoigner de ma sagesse, je produirai le dieu de Delphes, qui vous dira si j'en ai une et ce qu'elle est. Vous connaissez sans doute Khairéphon . C'était mon camarade d'enfance et un ami du peuple, qui partagea votre récent exil et revint avec vous. Vous savez aussi quel homme c'était que Khairéphon et combien il était ardent dans tout ce qu'il entreprenait. Or, un jour qu'il était allé à Delphes, il osa poser à l'oracle la question que voici – je vous en prie encore une fois, juges, n'allez pas vous récrier –, il demanda, dis-je, s'il y avait au monde un homme plus sage que moi. Or la pythie lui répondit qu'il n'y en avait aucun. Et cette réponse, son frère, qui est ici, l'attestera devant vous, puisque Khairéphon est mort.

VI. – Considérez maintenant pourquoi je vous en parle. C'est que j'ai à vous expliquer l'origine de la calomnie dont je suis victime. Lorsque j'eus appris cette réponse de l'oracle, je me mis à réfléchir en moi-même : « Que veut dire le dieu et quel sens recèlent ses paroles ? Car moi, j'ai conscience de n'être sage ni peu ni prou. Que veut-il donc dire, quand il affirme que je suis le plus sage ? car il ne ment certainement pas ; cela ne lui est pas permis. » Pendant longtemps je me demandai quelle était son idée ; enfin je me décidai, quoique à grand-peine, à m'en éclaircir de la façon suivante : je me rendis chez un de ceux qui passent pour être des sages, pensant que je ne pouvais, mieux que là, contrôler l'oracle et lui déclarer : « Cet homme-ci est plus sage que moi, et toi, tu m'as proclamé le plus sage. » J'examinai donc cet homme à fond ; je n'ai pas besoin de dire son nom, mais c'était un

de nos hommes d'État, qui, à l'épreuve, me fit l'impression dont je vais vous parler. Il me parut en effet, en causant avec lui, que cet homme semblait sage à beaucoup d'autres et surtout à lui-même, mais qu'il ne l'était point. J'essayai alors de lui montrer qu'il n'avait pas la sagesse qu'il croyait avoir. Par là, je me fis des ennemis de lui et de plusieurs des assistants. Tout en m'en allant, je me disais en moi-même : « Je suis plus sage que cet homme-là. Il se peut qu'aucun de nous deux ne sache rien de beau ni de bon ; mais lui croit savoir quelque chose, alors qu'il ne sait rien, tandis que moi, si je ne sais pas, je ne crois pas non plus savoir. Il me semble donc que je suis un peu plus sage que lui par le fait même que ce que je ne sais pas, je ne pense pas non plus le savoir. » Après celui-là, j'en allai trouver un autre, un de ceux qui passaient pour être plus sages encore que le premier, et mon impression fut la même, et ici encore je me fis des ennemis de lui et de beaucoup d'autres.

VII – Je n'en poursuivis pas moins mon enquête. Je sentais bien, il est vrai, que je me faisais des ennemis, et j'en éprouvais de l'ennui et de l'appréhension, mais je me croyais obligé de mettre le service du dieu au-dessus de tout. Il me fallait donc, pour m'enquérir du sens de l'oracle, aller trouver tous ceux qui passaient pour posséder quelque savoir. Or, par le chien, Athéniens, car je vous dois la vérité, voici à peu près ce qui m'arriva. Ceux qui étaient le plus réputés pour leur sagesse me parurent être, sauf quelques exceptions, ceux qui en manquaient le plus, en les examinant selon la pensée du dieu, tandis que d'autres, qui passaient pour inférieurs, me semblèrent être des hommes plus sensés. Il faut bien que je vous raconte mes courses, comme autant de travaux que j'accomplissais pour m'assurer que l'oracle était irréfutable.

Après les hommes d'État, j'allai trouver les poètes, auteurs de tragédies, auteurs de dithyrambes et autres, comptant bien que cette fois j'allais prendre sur le fait l'infériorité de ma sagesse à l'égard de la leur. Je pris donc avec moi ceux de leurs ouvrages qu'ils me paraissaient avoir le plus travaillés et je leur demandai ce qu'ils voulaient dire, afin de m'instruire en même temps auprès d'eux. Or j'ai honte, Athéniens, de vous dire la vérité. Il le faut pourtant. Eh bien, tous ceux qui étaient là présents, ou peu s'en faut, auraient mieux parlé de leurs poèmes qu'eux-mêmes qui les avaient faits. Je reconnus donc bien vite que les poètes aussi ne sont point guidés dans leurs créations par la science, mais par une sorte d'instinct et par une inspiration divine, de même que les devins et les prophètes, qui, eux aussi, disent beaucoup de belles choses mais sans se rendre compte de ce qu'ils disent. Les poètes me parurent être à peu près dans le même cas. Et je m'aperçus en même temps qu'à cause de leur talent poétique, ils se croyaient sur tout le reste les plus sages des hommes, ce qu'ils n'étaient pas du tout. Je les quittai donc, pensant que j'avais sur eux le même genre de supériorité que sur les hommes d'État.

La Pythie de Delphes



Texte de *Apologie* de Platon Extrait 2, texte réduit aux idées principales.

Cela étant, quelqu'un de vous dira peut-être : « Mais alors, Socrate, quelle affaire est-ce donc que la tienne ? D'où sont venues ces calomnies répandues contre toi ? (...) Cette objection me paraît juste, et je vais essayer de vous expliquer d'où me sont venues cette notoriété et ces calomnies. (...) La réputation qu'on m'a faite ne vient pas d'autre chose que d'une certaine sagesse qui est en moi. Quelle est cette sagesse ? C'est peut-être une sagesse purement humaine. Cette sagesse-là, il se peut que je la possède effectivement, tandis que ceux dont je parlais tout à l'heure en ont une qui est sans doute plus qu'humaine ... »

Pour témoigner de ma sagesse, je produirai le dieu de Delphes, qui vous dira si j'en ai une et ce qu'elle est. (...) Antiphonaire (...) demanda, dis-je, s'il y avait au monde un homme plus sage que moi. Or la pythie lui répondit qu'il n'y en avait aucun.

(...) Pendant longtemps je me demandai quelle était son idée ; enfin je me décidai, quoique à grand-peine, à m'en éclaircir de la façon suivante : je me rendis chez un de ceux qui passent pour être des sages, ... J'examinai donc cet homme à fond ... J'essayai alors de lui montrer qu'il n'avait pas la sagesse qu'il croyait avoir. Par là, je me fis des ennemis de lui et de plusieurs des assistants. Tout en m'en allant, je me disais en moi-même : « Je suis plus sage que cet homme-là. Il se peut qu'aucun de nous deux ne sache rien de beau ni de bon ; mais lui croit savoir quelque chose, alors qu'il ne sait rien, tandis que moi, si je ne sais pas, je ne crois pas non plus savoir. ... » Après celui-là, j'en allai trouver un autre, un de ceux qui passaient pour être plus sages encore que le premier, et mon impression fut la même, et ici encore je me fis des ennemis de lui et de beaucoup d'autres.

(...) Après les hommes d'État, j'allai trouver les poètes, auteurs de tragédies, auteurs de dithyrambes et autres, comptant bien que cette fois j'allais prendre sur le fait l'infériorité de ma sagesse à l'égard de la leur. (...) Je reconnus donc bien vite que les poètes aussi ne sont point guidés dans leurs créations par la science, mais par une sorte d'instinct et par une inspiration divine, ... »

Grandes lignes de l'explication du texte	
<p>I. Problème :</p> <p>- Situation de départ ?</p> <p>- Questions posées par le texte ?</p>	<p>I. Problème :</p> <p>Situation de départ :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Ce texte se situe lors du procès de Socrate. 2 Sophistes l'ont accusé devant le tribunal des citoyens athéniens. Les chefs d'accusation : corruption de la jeunesse, irrespect des Dieux. C'est surprenant car : accusation très subjective et obsolète, donc ce sont des prétextes pris par les accusateurs pour se débarrasser de Socrate. • Devant ses juges, Socrate évoque deux strates d'accusation : les premières informelles, « les vieilles calomnies » et les nouvelles. A travers cette « défense » volontairement malhabile, Socrate va évoquer plusieurs problèmes. • Il va raconter son enquête auprès des « Sages » auto-proclamés et montrer les raisons de sa déception. Ce qui leur fait défaut, ce sont les fondements : de leurs discours, de leurs pratiques, de leurs certitudes. <p>Questions posées dans cet extrait :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Quelle est la valeur de l'opinion commune ? • Qu'est-ce que la sagesse (humaine, plus qu'humaine) ? • Comment Socrate est-il sage ? • Que cherche-t-il ?
<p>II. Thèse de l'auteur : la réponse apportée par l'auteur.</p>	<p>5</p> <p>La sagesse humaine est celle d'une conscience de la limitation de l'homme, la difficulté à atteindre la vérité. La sagesse est une enquête continue.</p> <p>La « sagesse » des Sophistes serait inhumaine c'est-à-dire divine car ils prétendent tout savoir, leurs discours portent sur tous les sujets. Ils tiennent des discours persuasifs sur tous les sujets, rapidement, comme des Dieux omniscients. Cela est une mystification.</p>
<p>III. Raisonnement : les étapes de la réflexion et de la démonstration.</p>	<p>7</p> <p>a) La justification de Socrate :</p> <p>- Reconstruction rationnelle : démarche enquête.</p> <p>Socrate cherche la raison pour laquelle il est détesté par certains citoyens d'Athènes : il trouve la raison dans son acharnement à dialoguer avec certains jusqu'à la vérité. Cela les a blessés : des généraux, des hommes connus, des poètes... ont subi les questions de Socrate</p>

	<p>sans pouvoir répondre. Dans ce monde démocratique, la réputation a de l'importance.</p> <p>8 - <u>Évocation de la mission divine</u> : pour mettre son enquête sous le signe de l'humilité, il prétend qu'il a obéi au Dieu. Le récit e l'oracle affirmant la sagesse de Socrate lui donne un statut de « victime », du Dieu qui lui commande d'être sage, de décrypter sa parole déjà. Ironiquement l'évocation du Dieu est habile : il montre qu'il respecte les Dieux traditionnels d'Athènes, ceux qui parlent par les oracles. Sur le fond c'est étonnant, Socrate est rationnel, un oracle ne lui suffirait pas.</p>
	<p>9 b) L'opinion est infondée, la croyance populaire fondée sur des apparences et intimidations. La croyance en la sagesse des grands hommes d'État par exemple repose sur de pures apparences, ils sont eux-mêmes trompés par les flatteries des hommes du commun qui les vénèrent. Toutes ces croyances reposent sur un manque de fondement, chacun est resté à la surface. Dans la société l'image compte plus que les connaissances réelles.</p>
	<p>10 c) La pratique de Socrate : un humble examen Socrate a enquêté sur la parole du dieu lui-même, il ne s'est pas laissé intimidé par cela même. Il ne s'est pas laissé flatter par une parole qui allait dans son sens, il en a douté et l'a mise à l'épreuve de l'examen rationnel et expérimental.</p>

La mission de Socrate

Voici, en effet, Athéniens, la vraie règle de conduite : tout homme qui a choisi un poste parce qu'il le jugeait le plus honorable ou qui y a été placé par un chef, doit, selon moi, y rester, quel que soit le danger, et ne considérer ni la mort ni aucun autre péril, mais avant tout l'honneur.

XVII. – Ce serait donc de ma part une étrange contradiction, Athéniens, si, après être resté tout comme un autre à risquer la mort dans tous les postes où les généraux que vous aviez élus pour me commander m'avaient placé, à Potidée¹, à Amphipolis², à Dèlion³, j'allais maintenant, par crainte de la mort ou de tout autre danger, désertir le poste où je me suis imaginé et persuadé que le dieu m'appelait, en m'ordonnant de vivre en philosophant et en m'examinant moi-même et les autres. C'est cela qui serait grave, et c'est alors vraiment qu'on pourrait me traduire en justice pour ne pas croire à l'existence des dieux, puisque je désobéirais à l'oracle, que je craindrais la mort et que je me croirais sage alors que je ne le serais pas (...)

Ainsi, même si vous m'acquitez et n'écoutez pas Anytos, qui vous a déclaré qu'il ne fallait pas du tout me traduire devant vous ou que, si l'on m'y traduisait, vous deviez absolument me condamner à mort, parce que, vous disait-il, si j'échappais, vos fils pratiqueraient les enseignements de Socrate et se corrompraient tous entièrement ; même si, ayant égard à cette assertion, vous me disiez : « Socrate, nous n'écouterons pas Anytos, et nous t'acquittons, mais à une condition, c'est que tu ne passeras plus ton temps à examiner ainsi les gens et à philosopher ; et, si l'on te prend à le faire, tu mourras ; » si donc vous m'acquittiez, comme je le disais, à cette condition, je vous répondrais : « Athéniens, je vous sais gré et je vous aime, mais j'obéirai au dieu plutôt qu'à vous, et, tant que j'aurai un souffle de vie, tant que j'en serai capable, ne comptez pas que je cesse de philosopher, de vous exhorter et de vous faire la leçon. À chacun de ceux que je rencontrerai, je dirai ce que j'ai l'habitude de dire : « Comment toi, excellent homme, qui es Athénien et citoyen de la plus grande cité du monde et de la plus renommée pour sa sagesse et sa puissance, comment ne rougis-tu pas de mettre tes soins à amasser le plus d'argent possible et à rechercher la réputation et les honneurs, tandis que de ta raison, de la vérité, de ton âme qu'il faudrait perfectionner sans cesse, tu ne daignes en prendre aucun soin ni souci ? » Et si quelqu'un de vous conteste et prétend qu'il en prend soin, je ne le lâcherai pas et ne m'en irai pas immédiatement, mais je l'interrogerai, je l'examinerai, je le passerai au crible, et s'il me paraît qu'il ne possède pas la vertu, quoi qu'il en dise, je lui ferai honte d'attacher si peu de prix à ce qui en a le plus et tant de valeur à ce qui en a le moins. Voilà ce que je ferai, quel que soit celui que je rencontrerai, jeune ou vieux, étranger ou citoyen ; mais je le ferai surtout avec les citoyens, puisque vous me touchez de plus près par le sang. Car c'est là ce qu'ordonne le jeu, entendez-le bien ; et je suis persuadé que personne encore n'a rendu à votre cité un plus grand service que moi en exécutant l'ordre du dieu. Je n'ai pas en effet d'autre but, en allant par les rues, que de vous persuader, jeunes et vieux, qu'il ne faut pas donner le pas au corps et aux richesses et s'en occuper avec autant d'ardeur que du perfectionnement de l'âme. Je vous répète que ce ne sont pas les richesses qui donnent la vertu, mais que c'est de la vertu que proviennent les richesses et tout ce qui est avantageux, soit aux particuliers, soit à l'État. Si c'est en disant cela que je corromps les jeunes gens, il faut admettre que ce sont des maximes nuisibles. Mais si quelqu'un prétend que je dis autre chose que cela, il divague. Cela étant, je vous dirai, Athéniens : « *Écoutez Anytos, ou ne l'écoutez pas, acquittez-moi ou ne m'acquitez pas ; mais tenez pour certain que je ne ferai jamais autre chose, quand je devrais mourir mille fois.* »

Apologie de Socrate Platon 28d, 29a, 29c, 30c.

¹ Potidée, ville de Chalcidique, se révolta contre Athènes en 432. Les Athéniens la reprirent après deux ans de siège. C'est dans cette campagne que Socrate sauva la vie à Alcibiade.

² Amphipolis était une colonie athénienne sur les bords du Strymon, en Thrace. Cléon, qui la défendait, y fut battu en 422 par le Lacédémonien Brasidas, qui périt dans la bataille.

³ Dèlion, en Béotie, fut en 424 le théâtre d'une bataille où les Athéniens furent écrasés par les Béotiens.

Synthèse Apologie de Socrate *Platon*

1) Les accusateurs de Socrate : Les Sophistes

- Les Sophistes se donnent eux-mêmes le nom de "sages". Ils prétendent tout savoir sur tout, ce qui justifie qu'ils enseignent l'art de parler de tout et de convaincre qui que ce soit sur quelque sujet que ce soit. Si leur habileté à parler reposait sur une connaissance universelle, on pourrait parler pour eux de sagesse plus qu'humaine, elle serait divine.

-Socrate revendique pour lui, au contraire, une "sagesse purement humaine". Cette prétention est donc plus humble, le nom qu'il se donne à lui-même : philosophe, signifie "celui qui aime la sagesse" et non celui qui la détient absolument.

2) Socrate se met en quelque sorte, sous la protection du Dieu de Delphes : Apollon. Apollon est le dieu de la lumière, c'est-à-dire aussi de l'intelligence, du savoir, toutes ces qualités qui nous montrent le chemin d'une vie réussie. Socrate est donc sous la protection du dieu solaire. C'est une façon imagée, pour lui, de dire qu'il poursuit la lumière : la vérité ; que la vérité est son dieu, son seul guide, ce pour quoi il est prêt à tout sacrifier, ce qu'il fera en fait. La référence au dieu n'est donc pas naïve, il ne faut pas la prendre au premier degré, mais l'interpréter.

3) En quoi consiste donc la sagesse de Socrate, à taille humaine, promise par l'oracle ?

Conformément à la méthode qui fut toujours la sienne, Socrate se tourne vers ceux qui croient savoir quelque chose pour mettre à l'épreuve leur certitude : qui donc dit qu'il est sage ? et pourquoi le dit-il ? l'opinion des autres si sûre d'elle-même pourra-t'elle le sortir d'embarras ?

Ceux qui se croient sages sont : certains grands hommes d'État, les poètes, les artisans. Auprès d'eux, il se demande si quelque supériorité émane d'eux.

Le dialogue avec les hommes d'État est décevant, dit Socrate, ils n'en savent pas plus que lui mais se croient supérieurs. Le texte ne le dit pas ici, mais on peut imaginer qu'il les questionne sur des thèmes importants pour la politique : sur le courage (comme dans le dialogue intitulé *Lachès*) ou sur la justice (comme on le voit dans la *République*). La situation de ces hommes semblent déplorable à Socrate car ignorants leur propre ignorance, jamais ne viendra en eux le désir de savoir quelque chose vraiment, le désir d'accroître leur connaissance.

Chez Socrate au contraire, la conscience de ne rien savoir éveille un désir tyrannique de se consacrer à la recherche de la vérité.

Cette quête socratique lui vaut des ennemis, dit-il. En fragilisant les opinions, il fait naître l'agressivité de ses interlocuteurs (il suffit de penser au Calliclès boudeur du dialogue *Gorgias*, ou au général agressif du *Lachès*, etc.).

Le personnage qu'ils se sont construit risque en effet d'être ébranlé par les remarques ironiques de Socrate.

4) La rencontre avec les poètes va nous faire mieux comprendre ce qu'exige Socrate pour être satisfait dans une discussion.

Il reproche aux poètes d'être "guidés dans leurs créations non par la science, mais par une sorte d'instinct et par une inspiration divine".

Il leur reproche donc de ne pouvoir rendre compte de ce qu'ils disent, ils ne peuvent donc pas justifier leur propos.

L'exigence philosophique de Socrate apparaît donc en creux : c'est l'exigence de fondement.

La sagesse consiste donc à pouvoir fonder en raison ses affirmations.

Apologie 28d-29d.

Socrate s'interroge sur les finalités de la vie humaine. Il oppose la recherche des biens matériels et visibles, immédiats, aux biens plus difficilement obtenus que procure l'esprit dans sa quête de vérité.

2 idées sont présentes ici :

- il est absurde de craindre la mort,
- il est légitime d'avoir le souci de soi, le souci du meilleur de soi-même.

1) Faut-il craindre la mort ? Socrate va montrer que cette crainte est infondée.

- D'abord, la mort ouvre sur une "réalité" qui nous échappe. Il est donc absurde de craindre quelque chose dont les effets nous sont inconnus. De plus tout porte à croire que ces effets peuvent être bénéfiques, cela est démontrée de façon approfondie dans le *Phédon* : puisque notre corps nous plonge souvent dans l'erreur, dans la passion ; puisqu'il nous tire vers le bas au lieu de nous élever vers les hauteurs de la vérité (image présente dans le *Banquet*), il serait pour nous libérateur de nous en débarrasser. "Le corps est le tombeau de l'âme" dit Socrate dans le *Phédon*, c'est donc quand nous sommes vivants que nous sommes morts au sens où nous sommes rendus aveugles par notre corps aux beautés des Idées pures, accessibles par une pure contemplation de l'Esprit. Le corps nous alourdit, sa mort est-elle si néfaste qu'on croit ? Il se pourrait au contraire qu'elle nous libère de ce poids. Telle est la pensée de Socrate sur la mort ; nul ne sait à quel point Socrate était convaincu de cette pensée...

Ce qui est sûr, c'est que la pensée de la mort ne doit pas nous détourner des objectifs cruciaux de notre existence. A quoi bon choyer, préserver une vie qui n'aurait rien à faire, nulle fin estimable ? L'homme désire réussir sa vie ; le bonheur des pourceaux ne le tente pas (image présente dans la *République*, LI). Mais quand l'homme est-il sûr de vivre comme un homme et non comme un pourceau ?

2) Quelles sont les fins légitimes de la vie humaine ?

Les fins les plus communes sont "l'argent, la réputation et les honneurs". Les satisfactions qu'elles procurent sont immédiatement perceptibles, d'où la forte tentation de les rechercher. Mais, en fin de compte, elles dispensent plus de malheur que de bonheur. Elles me mettent en effet à la merci d'autrui, et me plonge dans une épuisante répétition.

Les fins que leur oppose Socrate sont spécifiques à l'homme, à ce qu'il y a de plus humain dans l'homme : son esprit. La fin est donc la vérité, seule chose parfaitement belle et fondée pour Socrate.

La vie humaine pour être réussie doit donc développer les qualités les plus élevées en l'homme.

Les plaisirs sont donc hiérarchisées pour Socrate, les plus hauts sont ceux qui procure la recherche puis la détention de la vérité.